

HISTOIRE FANTASTIQUE

Cui-cui

par Mme Josyane JOYCE ©

Aliénor est une adorable fillette d'à peine plus de cinq ans. Elle est vive et charmante et tous ceux qui l'entourent l'adorent. Positivement. Aliénor rit sans cesse d'un rire éternel qui n'en finit pas, sur ses jolies lèvres bien rouges, telles cerise en été. Ses sourires creusent une jolie fossette au creux de ses joues rebondies, à la peau douce et couleur de pêche. Lorsque l'on voit son visage doux et clair, on voudrait le croquer, tel ce fruit d'été.

C'est le portrait vivant de l'angelot musardant et moqueur qui volette dans un retable précieux de la petite chapelle du village. Ses rires chantants, sa démarche capricante et légère font penser à une biche qui s'enfuit soudain, dans les bois lointains, au plus léger bruit ou frémissement du vent d'autan. Ses yeux pétillants et curieux de gamine apparemment délurée, illuminent en permanence son joli petit visage et vous font croire que le paradis existe. C'est une jolie blondinette aux cheveux longs toujours un peu fous, qu'il faut sans cesse dresser et ordonner en les tordants en longue tresse épaisse, entrelacée de rubans vivement colorés et qui descend bien bas sur les reins.

Elle est souvent vêtue d'une longue tunique blanche ou écrue, aux manches longues ou courtes selon la morsure du froid ou du soleil. Elle est grande et élancée pour son âge, mais, surtout, elle est avisée et sage; elle fait le bonheur de ses parents, de sa mère plus précisément. Il est pourtant de bon ton, en cette époque trouble, de ne point montrer l'affection d'un parent à son enfant. Aliénor joue à la poupée de chiffons, (mais, elle est "grande" maintenant et la délaisse de plus en plus). Avec ses sœurs ou sa servante, elle joue à colin-maillard ou avec des "petits palets", des bouts de bois, comme tous les enfants de son âge. Cependant, on la initie aux dés et aux échecs comme on le fait pour toutes les jeunes filles de bonne famille. Il n'y a guère d'éducation pour les filles, tout juste quelques unes apprennent à lire mais elles doivent savoir coudre, filer, tisser, broder. Et ce n'est guère ce qu'Aliénor aime, loin s'en faut.

Elle préfère la chasse de gros gibier: la course et la poursuite d'une biche, d'un cerf, d'un daim, d'un sanglier.... Plusieurs fois déjà, elle a suivi le maître de céans à la poursuite d'un animal sauvage; son maintien en selle dans la course échevelée de son cheval bai, fait l'admiration de son père: elle est bien la préférée de ses filles. Il n'en reste pas moins que ses garçons ont toujours la prééminence sur elle. On devine pourtant qu'elle sera forte et solide, une intrépide cavalière. C'est la plus jeune des filles de la famille mais elle sait se mettre en avant et se faire respecter.

Sa riche famille de hobereaux campagnards demeure dans une très grande bâtisse, toute en long, adossée à un énorme rocher, sorte de bastide aux contreforts solides, profondément enterrés dans la terre grasse d'Occitanie. On dirait de nos jours que cette habitation est troglodyte: il faut bien cela pour arrêter le terrible vent d'autan qui, souvent, souffle violemment. La grande bâtisse ressemble presque à un château car elle est entourée d'eau et on doit passer une sorte de pont empierré avant de pénétrer à travers des portes de bois lourds, aux gros ferrés protecteurs et immensément larges. Les chevaux et chiens dorment en bas et la famille De Duverdois et la plupart des aides, servantes et autres manouvriers dorment au premier étage. Ainsi, tous profitent de la chaleur animale qui provient du rez-de-chaussée.

Les autres affidés du sieur du lieu, dorment dans une sorte de grange qui protège les moutons et les bœufs. Ses murs sont aussi épais que ceux de l'habitation principale. C'est presque un clone de la grande bâtisse mais elle n'est pas adossée aux rochers. Elle n'a qu'une centaine d'années d'histoire. Elle fut construite pour abriter les nouveaux biens de la famille qui s'augmentent, de génération en génération. Il y a cependant un petit logis pour le corps de quelques gardes qui protègent le domaine. Ceux-ci sont bien nourris et bien contents de leur condition; de telle sorte qu'ils sont prêts à donner leur vie pour ces maîtres si généreux. Le maître des armes, qui est aussi le forgeron, entraîne les garçons de la maison et leur enseigne l'art du combat rapproché. Qui oigne bien, poigne bien! C'est la devise préférée qui court dans toutes les campagnes éloignées du fief comtal.

Cette immense propriété est le cœur et l'âme de la grande famille des De Duverdois. Les ouvertures sont trop rares au goût d'Epiphanie, la maîtresse céans qui tient toutes les clés du domaine. La Dame, dès le matin, ne chôme pas un seul instant. Chaque jour elle a fort à faire. Après quelques ablutions moins sommaires que vous ne croyez, son habillage n'est point de simplicité. Elle porte une tunique serrée qui épouse la forme de son corps, des manches d'une longueur démesurée, des souliers en peau de veau, en pointe retroussée "à la mode de Cordoue": la Dame se règle sur un certain nombre de savoir-vivre connu universellement et, depuis longtemps. Les femmes d'alors ont compris qu'il ne fallait point être docile et modeste en ses vêts et paraîtres. Comme la plupart des dames de ce temps, elle accompagne souvent son époux à la chasse et laisse poser sur son petit poing bien fermé son faucon personnel. Elle le dresse et le lance, crie pour l'encourager. A la chasse, les dames sont presque des viragos. Le mari est tout autant tyrannique et brutal que le sont les hommes de ce temps.

Le reste du temps, le travail d'Epiphanie consiste à surveiller et commander aux tisseuses, fileuses, servantes et autres ouvrières. Sa journée a débuté très tôt car elle va tous les matins à la messe dans la modeste chapelle située à quelques mètres de là. La bastide est encadrée par quelques mesures aux toits de torchis: quelques paysans se sont approchés de l'habitation du petit baronnet pour être protégés en ces temps assez violents et difficiles. Sa vêtue n'est point commode pour ses activités campagnardes... elle est vite recouverte de boue ou de tâches survenues on ne sait comment. Mais elle peut changer chaque jour de vêtement afin de les faire nettoyer par les servantes. C'est sa seule joie: pouvoir contempler souvent la dizaine de robes qu'elle s'est faite fabriquer. Epiphanie de Duverdois est une femme riche et comblée par sa nombreuse maternité et son mariage avec le plus gros propriétaire du coin.

Les ribaudes du village, sont des femmes du midi, qui agitent sans cesse leurs mains, qui jacassent et qui crient dès qu'elles se sentent lésées. Elles sont toujours promptes à réclamer arbitre ou jugement à la Dame. Tout cela demande de la poigne et la Dame n'en manque point. Elle parle haut et fort pour passer par-dessus le brouhaha des autres. Il lui faut être forte femme dans ces temps troublés et prendre tous les risques d'affrontements. Les enfants sont enseignés de façon brutale; on les prépare afin qu'ils s'adaptent à cette vie difficile. Seuls les plus forts et solides résistent.

Dans la partie réservée à la famille, il n'y a pas de vitres aux fenêtres comme d'ailleurs, partout en France: elles sont occultées par du parchemin huilé et il fait bien sombre dans la maison. Parfois, on retire un coin du parchemin pour avoir un peu de lumière. Mais avec ce jour ridicule, il y a bien des courants d'air. Entre deux baies, d'un côté de la pièce, il y a une cheminée immense dans laquelle on brûle, l'hiver, des troncs entiers. Et en face de la cheminée, c'est l'immense lit, large et majestueux, où reposent les deux époux. Il est surmonté d'un baldaquin et cerné de courtines pour bien sûr, éviter les courants d'air. Au mur pend une tenture de soie, très bariolée, ramenée de croisade par un arrière-grand-père et précieusement entretenue. C'est le seul ornement de cette grande pièce.

Les repas sont pantagruéliques: il faut avaler bien des calories pour renforcer les organismes malmenés par la violence des temps et la grande froidure des longs hivers. Ce ne sont que venaisons, volailles, cygnes, agneaux et porcs entiers cuits dans une grande salle du bas, que l'on a disputé aux animaux de la Bastide. C'est une pièce sombre aux murs noirs de fumée; cette dernière reste en permanence comme empuantie dans une sorte de brouillard gris, étouffant l'été.

Quelque vieille servante, trop branlante et noueuse comme un vieux cep, est reléguée dans le fond de la pièce, près l'énorme marmite suspendue au dessus d'un feu qu'elle doit alimenter en permanence. On ne la voit qu'à travers la lumière du feu tant la pièce embrouillardée est sombre. Il n'y a pas d'ouverture autre que l'entrée très basse et la fumée à du mal à s'évader.

La vieille rachitique courbée par les ans, passe ses journées à surveiller le pot énorme dans lequel mitonne, des heures entières, le traditionnel ragoût occitan, c'est le cassoulet. Ha! Notre cassoulet! il existe dans le Sud-Ouest depuis des temps immémoriaux. C'est notre patrimoine culinaire, un peu comme l'ADN des gens du Midi. Cette richesse patrimoniale résultera d'une lente construction politique liée à la construction du territoire et de l'identité de la France et de ses habitants.

Ce plat immémorial, est un mélange de viandes diverses: volailles, agneau, charcuteries un peu vieilles, qui ont passé l'hiver et qui vont se refaire une beauté dans le bouillon odorant, dans lequel il faut également rajouter des fèves séchées et des pois chiches ou bien la mongette, appelée aussi haricot cornille ou haricot dall'occhio, une sorte de haricot européen.

La vieille au cassoulet est aidée par une gamine de 9 ans qui va chercher des seaux entiers au puit pour étendre le bouillon. La gamine est un peu fadorle et n'est pas bonne à grand-chose. Elle aide la ménine et c'est le mieux qu'elle puisse faire pour toute la maisonnée. Tous doivent faire leurs corvées afin de pouvoir mettre les pieds sous l'immense table de la maison. Ce qui est une expression d'aujourd'hui car, les aides mangent assis sur des coffres ou bien, par terre. Il n'y a, en fait, pas de place pour tout le monde.

Deux autres servantes, plus fortes et solides mais bien grasses de trop manger, préparent des millas, diverses bouillies, des tourtes, des grillades et des pains énormes. Quand le cochon est tué par les villageois, il y a une belle part pour ceux de la bastide (qui, d'ailleurs ont fourni les animaux). Elles font les cochonnailles, des fritons... Elles font des ragoûts et cuisinent des tripes. Elles mettent en pots de terre des viandes à conserver pour l'hiver, des viandes saumurées, de toutes sortes que l'on doit conserver dans la graisse de canard et d'oie. Il n'y a pratiquement que des viandes assez épicées (les épices étaient des denrées extrêmement chères et prestigieuses), sur les tables et presque pas de légumes.

Tartes, tourtes et pâtés sont la spécialité de Jeanneton la plus grande des deux femmes. Il faut voir comment elle remue ses mains dans la farine! Elle s'occupe du gros gibier comme pas deux, sanglier, cerf, chevreuil plutôt réservés à la table des De Duverdois tandis que les lièvres et les lapins de garenne reviennent aux villageois et autres servantes. Les faisans, cygnes, aigles, paons, ou autres oiseaux de prestige étaient servis avec leurs plumes et décorés. Ils figuraient également sur la table et l'on consommait aussi des poulardes, des oies, des pintades, des canards... tandis que les perdrix, pigeons, bécasses, cailles ou petits oiseaux étaient consommés par le petit peuple des chaumières. Les poules, les vaches ou les moutons étaient conservés pour les œufs, le lait ou la laine mais étaient aussi servis occasionnellement en ragoût, farcis, en croûte ou en terrine. Le bœuf était moins servi car il était employé comme animal de trait. Annieuse, l'autre servante est la reine des préparations du porc et la charcuterie issue de celui-ci, comme le jambon, les saucisses, les saucissons, les pâtés, le lard...

Les deux cuisinières vont et viennent en bavardant pis que des oies... ça sent bon alentour dès les premières heures du jour. Pour ces préparations diverses et longues, on leur a adjoint une marmaille de gosses du village d'une dizaine d'années. Les plus âgés sont dans les champs à retourner la terre. Ils vont et viennent dans leurs jupes et gare à eux! s'ils trempent leurs doigts dans la soupe. On vit et mange bien à En Poulit que l'on soit gueux ou de plus haut lignage.

Tout le monde se presse, se bouscule et piaille fort. Epiphanie De Duverdois doit, crier encore plus fort pour dominer ce monde dépenaillés et hirsute mais plus propre que l'on pense généralement. En ce temps du Moyen-Age, les gens se lavent, l'hiver, dans des baquets de bois immenses, recouverts de chiffons pour ne pas avoir la peau lésée par le bois mal équarri. L'été, c'est plongeon dans les rivières d'eau claire. Lorsque c'est jour de fête, avant chaque repas les invités doivent faire leurs ablutions en utilisant une aiguière, cruche à long col, et un bassin pour recueillir l'eau. La table servant au repas était le plus souvent une simple planche avec des tréteaux.

Parfois les membres de la famille mangent sur leurs genoux et parfois sur un petit meuble de rangement ou un coffre. Souvent le maître du lieu mange avec femme et enfants et quelques serviteurs, comme cela simplement, à la bonne franquette. Toutes ces viandes grasses descendaient dans la panse avec de l'eau ou du vin, une sorte de piquette faite à l'aide des raisins du domaine. Du vin de Gascogne ou du Grenache de l'Aude qui arrive dans de grands tonneaux de bois sur des attelages de bœufs, lentement mais sûrement.

Les deux préposées à la cuisine doivent, en outre, préparer la soupe épaisse matutinale que chacun avale dès le lever avant de vaquer à ses multiples occupations ou charges. Il y a un bout de lard gras dans la soupe parce que cela tient bien au corps. Dès l'époque médiévale, le savoir culinaire est reconnu et participe à l'atavisme de notre âme occitane. C'est la fillette de Mahaut -la meschine (servante) préférée d'Epiphanie De Duverdois- qui est chargée de veiller sur Aliénor et toute la ribambelle des filles du couple. Pour cela, on l'a dégagée de nombreuses corvées qui assomment tous les gens, maîtres et ribauds. Dans cette famille, on a du respect pour les servantes avenantes et travailleuses. La Dame préfère Mahaut pour ses bons soins personnels réalisés de façon rapide et toujours propre... elle ne parle pas à tors et à travers. Tiphaine à de qui tenir.

Les hommes de ce temps ont toute liberté d'aller et venir à la chasse. Ce sont des tyranneaux dans leur famille, mais, corolaire à leur liberté, ils doivent souvent, séance tenante abandonner femmes, enfants et biens pour aller à la croisade ou à la guerre, réclamées par la famille comtale. Une fille, en ce temps-là n'est pas appréciée dans les châteaux et grosses métairies; les hommes sont des guerriers brutaux qui préfèrent les garçons. Ceux-ci relèveront le nom.

Le maître céans à beaucoup d'enfants et, fort heureusement pour elle, Epiphanie a donné aussi trois garçons de son ventre prolifique, ce qui fait qu'elle restera à ses côtés et ne sera point répudiée: en ces temps difficiles, les femmes qui ne font que des filles perdent l'"amour" de leur mari. Dans les faits, elles sont rejetées loin des yeux du maître tout-puissant. Cette fantastique histoire se déroule en 1260, sous la protection des Comtes de Toulouse ou plutôt de Jeanne de Toulouse, fille de Raymond VII et de Sancie d'Aragon. Le maître d'ici n'est qu'un vassal du seigneur-Comte. Il lui doit obligeance pour toutes guerres et autres obligations qui le font dépendre des désirs ou lubies des suzerains.

Tiphaine, la fille de Mahaut, a dépassé onze ans et c'est une fille à bientôt marier. Comme toute jeune fille du XIIIe siècle, elle est gagnée par l'envie de l'amour: elle apprend la coquetterie féminine; partout, à la cour des petits et grands seigneurs en leur château-fort ou bastide, il n'est question que de l'amour courtois (un des précurseurs de l'amour courtois des troubadours est Guillaume IX d'Aquitaine, duc d'Aquitaine). Il est le premier troubadour et le premier poète à écrire en langue d'oc, la poésie lyrique inspirée aussi des poètes arabo-andalous. L'amour courtois, c'est un fantasme de chevalerie et d'amour tels que l'imaginent les auteurs du XIIIe siècle. Parallèlement, de grands ordres de chevalerie sont créés, et codifient les attitudes de ses membres, "pour faire revivre l'idéal chevaleresque de l'ancien temps".

Nous sommes à l'extrême limite du Moyen-Age et l'air du temps fait évoluer une sorte de petite Renaissance des arts, des lettres, des comportements. C'est une période majeure cependant, de renouveau du monde culturel de ce Moyen-Âge finissant. Les gens sont moins frustrés, ils se polissent peu à peu, le jeu des relations humaines se codifie en bienséance. Tiphaine a entendu vaguement parler des chevaliers de la Table Ronde et de la légende du Roi Arthur. Mais, elle sait déjà bien des choses sur l'amour entre galants et effrontés.

Pour Tiphaine la chanceuse,, étant servante d'Epiphanie De Duverdois, elle n'aura pas à trimer dans les champs comme une quelconque paysanne ployée sous le fardeau agraire. Aussi, le temps l'emporte avec ses désirs d'amour et de mariage. Toute à ses rêves de grandeur et d'amour, elle a oublié la petite Aliénor, bien cachée dans un coin sombre. Tiphaine a relâché la surveillance de cette enfant si vive et si curieuse et qui, la petite maline s'est peu à peu, retirée dans un coin afin de se cacher. La jeune servante a un amoureux à qui elle fait subir l'assag, mot occitan qui désigne un rite d'amour courtois: c'est une épreuve qui consiste à s'assurer de l'amour réel de l'amant. L'assag, est pour Jehan, le géant fils du forgeron du village.

Elle le trouve très beau, avec son immense chevelure noir corbeau et son torse musculeux, aguerris à la forge paternelle. Mahaut, la mère, s'est aperçu très vite du manège des tourtereaux: "Sotte fille qui se croit la Demoiselle en ce lieu" a-t-elle dit, en ricanant tout en étirant une draperie. Jehan ne comprend pas tout ce manège qu'on lui impose, mais la fille est jolie et l'avenir assuré par les quelques piécettes de la dot qu'a dû constituer la mère. Alors, il se prête volontiers à cette mascarade. Il peut attendre deux ans, le temps que Tiphaine s'arrondisse et soit moins sèche et osseuse. Mais, voilà, elle y pense bien trop à son amoureux et elle devient négligente envers ses devoirs obligés de simple servante.

Ce jour de printemps, quand chantent les grillons et que mûrissent les blés dans les champs alentour, Aliénor s'aperçoit du manque d'attention de la servante. Elle s'échappe et file de toute la vitesse de ses jambes, loin des limites autorisées à sa liberté. Elle se cache et s'engloutit sous les frondaisons sombres. Elle se confond facilement malgré sa blanche vêtue. L'aventure est là et l'appelle. Elle est toute excitée. Seule, vraiment. Elle est un peu ivre de cette liberté volée. Quelle chance d'être débarrassée du regard suspicieux de Tiphaine!

Cette dernière la surveille particulièrement, connaissant le caractère fougueux et incorrigible de la petite aventurière. La servante préposée à la garde des enfants est assez peureuse et craint de ne point garantir ses responsabilités. Elle les trouve écrasantes et sa crainte lui fait interdire tout amusement intéressant aux trois filles de la maison. Elles ne peuvent que coudre ou tisser, enfermées dans la grande pièce sombre et ce n'est pas si amusant que cela. Ces jeunes sont ivres de liberté et d'air pur; elles veulent courir dans les champs et les bois. Ce qui n'est pas permis, hélas.

Toute fière de son exploit, Aliénor examine avec attention un arbuste aux tiges rampantes qui s'accroche aux arbres; il a des feuilles très vertes, qui cachent de petites boules rouges; elle ne sait le nom de celui-ci (c'est un murier aux baies appétissantes) mais elle sait qu'elle peut en manger. Certaines sont rouges violacées, d'autres d'un rouge vif. Aliénor a très vite compris que les plus sombres sont bien juteuses et sucrées et elle s'en donne à cœur joie, la petite gourmande! Elle s'en saisit à pleines mains et les gobe toutes ensemble, laissant un jus rouge et acidulé couler le long de sa petite bouche. Mmmmm! ronronne t-elle sans fin comme une chatte devant une jatte de lait bien crémeux. Ses mains sont poisseuses et rougies du jus abondant, gourmand et sucré et, tandis qu'elle consomme à satiété en riant beaucoup les baies affriolantes, elle aperçoit, à proximité, un drôle de gros d'oiseau au plumage gris rayés de blanc mais à la gorge rouge, aussi rouge que le jus odorant qui coule le long de ses lèvres, de ses mains et de ses bras.

“Cui-cui” fait l'oiseau en sautillant et se trémoussant devant elle. On dirait presque un farfadet. Il va, sautillant sans cesse, d'un côté, l'autre de l'enfant. En riant de plaisir, Aliénor veut l'attraper pour le caresser, le tenir dans ses mains, ses petits bras. Tenir bien serré et sentir son petit cœur palpitant. Elle s'avance et l'oiseau recule d'un petit saut. Plus Aliénor s'avance, plus l'oiseau se défile en faisant “Cui-cui”. Juste cela: “cui, cui”. Pas plus, comme des onomatopées; ce n'est pas un bavardage assourdissant. Ce n'est pas un chant glorieux pour l'été qui s'approche. “Cui” dit l'oiseau et ce “cui” semble langage.

Cheminant petitement, parfois sautillant, riant toujours, Aliénor s'en va dans les champs et les bois, courant après sa proie. Elle tend vainement ses petites mains, mais l'oiseau s'esquive toujours. Toute à son amusement, elle ne se rend pas compte du chemin parcouru qui l'éloigne de plus en plus de la Bastide familiale. Elle rie, elle court, elle s'amuse fort. Les épines s'accrochent souvent à sa robe de lin. Se lovent dans son abondante chevelure. Dans chaque trouée du feuillage, elle bade le ciel si pur, sans un seul nuage. Seulement une mer bleue sans limites.

Elle cligne des yeux qui pleurent en regardant droit et longtemps, le soleil brillant. Les oiseaux cachés dans le creux des arbres babillent sans cesse, chantent, siffle et se répètent les uns aux autres, des mélodies enchanteresses. Elle se prend à chantonner, de ces airs que les troubadours de passage font résonner dans la grande salle à manger de la maison de famille. Parfois, des magnifiques papillons multicolores et nonchalants, volent de ci, de là et elle les suit du regard avec émerveillement. La chaleur fait danser l'air au dessus des broussailles emmêlées. Elle rit du jeu de la lumière et de l'ombre entre les arbres. Parfois, l'étonnant oiseau s'envole pour se percher sur une branche. Il attend paisiblement qu'Aliénor se rapproche. Puis, il volette plus près d'elle, la narguant, prenant bien soin de n'être pas rattrapé. “Cui”, dit-il, simplement en se détournant. On dirait qu'il rit lui aussi, qu'il s'amuse autant qu'Aliénor.

Mais, l'heure s'avance et tourne. Peu à peu, la fatigue se fait sentir et il n'y a plus d'amusement. Elle marche moins vite. Elle est un peu essoufflée. Aliénor ralenti sa course qui se transforme en marche de plus en plus pataude et lente. Le jus des mûres a séché depuis longtemps et laissé des traces noires sur la peau des mains et des bras. La fillette commence à comprendre qu'elle a couru après une chimère... elle ne parvient pas à rattraper le “Cui” comme elle le dénomme. Chaque pas semblait la rapprocher de l'oiseau, chaque pas l'en écartait. Chaque pas la perdait dans les bois et taillis environnants. Seuls les pépiements des oiseaux chanteurs troublent le silence de la forêt. Tout à coup, prenant conscience de sa solitude, elle s'inquiète et se trouble.

L'épaisseur des feuilles du bois cache le ciel qui, lentement est moins pur, vire couleur lilas. Elle ne reconnaît plus rien autour d'elle. La peur commence à la saisir. Elle, pourtant si forte et si volontaire. Aliénor s'assied dans l'herbe en pleurant de fatigue, ses jambes ne la soutiennent plus. Elle est bien seulette et perdue. Où est donc notre maison? Où est ma maman si forte et si jolie! Où sont donc mes frères? La tristesse l'envahit soudain. Tête baissée, elle laisse ses larmes couler tout en reniflant. Le gros oiseau s'est aperçu du désintéressement de l'enfant. En sautillant, il se rapproche et l'examine de ses yeux ronds qui ne clignent guère.

Aliénor arrive difficilement à respirer tant ses pleurs déchirent sa poitrine. Puis, au bout d'un long moment, l'arrachement diminue qui coupait le souffle et faisait mal à sa poitrine, elle respire mieux, les larmes coulent moins vite et, en reniflant toujours, elle dit: “Cui-cui, tu n'es pas gentil, dit-elle, non, pas gentil du tout!”.

“Cui?” fait le gros oiseau en se rapprochant de l'enfant. Trop fatiguée, celle-ci ne répond pas, ne relève pas la tête. Son cœur tape fort dans sa maigre poitrine.

“Cui?” fait à nouveau l'oiseau. Une fois encore, une autre fois encor'. La fillette ne bouge pas, son cœur pourtant commence à se calmer, elle retrouve peu à peu, tous ses esprits.

Aliénor se décide à relever la tête et à le regarder en haussant les épaules mais ne dit mot. Le "Cui-cui" se rapproche d'elle jusqu'à se trouver à quelques centimètres de sa main droite. L'enfant le regarde, maussade. Elle n'a décidément plus envie de jouer. Elle croise ses bras et fait une moue boudeuse. En silence.

“Cui?” fait encore l'oiseau pour arrêter ce long silence. Et voilà qu'il se passe une chose étrange: Aliénor semble comprendre ce bizarre langage. Il lui semble que l'oiseau parle. Oui, il parle vraiment. Elle peut le comprendre, c'est une vraie conversation entre ces deux-là. Ce n'est pas de la télépathie, non, vous vous trompez. Chacun des “Cui?” de l'oiseau sont toute une conversation. C'est vraiment étrange mais c'est bien de cela qu'il s'agit.

“Je t'aime plus le Cui... tu m'a fais perdre le chemin de la maison!” dit-elle d'une forte voix de reproche. Les enfants, en ces temps troublés, sont des enfants forts et solides qui doivent résister à la dureté des temps, aux maladies diverses que personne ne sait guérir. Aliénor retrouve sa combativité qui plait si fort à son père.

“Cui?” fait l'oiseau (je voulais m'amuser avec toi, semble-t-il dire).

“Oui, moi aussi répond l'enfant. Mais tu m'as entraînée trop loin de la maison“.

“Cui?” fait l'oiseau (c'est toi, cependant qui a voulu me suivre).

“Oui, c'est un peu de ma faute.... Silence de la fillette, courroucée encore.... Bon, maintenant je suis perdue. Je ne me reconnais plus.... Je rentre comment à la maison?”. Là, elle n'est vraiment pas contente.

“Cui?” fait l'oiseau (je t'ai entraînée loin de chez toi mais je peux t'y ramener).

“Et bien, fait! et vite, dit-elle. Nous verrons bien, cependant, je me méfie, je ne suis pas très sûre de toi”.

“Cui?” fait l'oiseau (suis-moi et tu verras!).

Aliénor se lève un peu courbatu. Elle a séché ses pleurs, un peu de l'humidité de la terre sous les arbres commençait à traverser sa tunique et à lui donner la chair de poule. La lumière est basse désormais sous les arbres, elle aperçoit à peine l'oiseau-parleur. Cependant, il est bien là, à petite proximité. Si l'envie prenait à la fillette, elle pourrait l'attraper dans ses mains et le faire prisonnier pour le mettre en cage dès son retour, le garder toujours et ainsi le punir; mais elle n'en a plus envie. Comme promis, il saute devant elle, ce sont des petits sauts de quelques centimètres qui ne l'éloignent pas. Il reste sur la terre ferme et ne s'envole pas en hauteur comme il faisait de temps à autre, précédemment. “Cui” tiens parole et la devance de près.

Aliénor reprend courage. Elle rassemble ses forces et suit cet oiseau étrange et fantastique qui lui montre le chemin. Elle reprend forte vaillance et espère qu'il ne la trompe pas et qu'il va bien la remettre sur le chemin de la maison familiale. Il lui tarde tant de se réfugier dans les bras de sa maman! Celle-ci, le plus souvent lui dit: “oui, je suis là, mais tu me gênes; va dans un coin et reste tranquille“. Epiphanie n'aime pas trop les effusions enfantines mais comme il lui serait très doux de l'entendre la renvoyer dans un coin!

Les lumières dorées qui passaient entre les arbres se font de plus en plus bleues. Le soir avance à grand pas. Aliénor se presse pour rentrer vite, retrouver la douce quiétude de la maisonnée; les jeux avec son plus jeune frère lui manquent cruellement tout à coup et même, les "rouspétances" de Tiphaine lui font défaut. Vite, vite. Retrouver la bonne odeur des venaisons à foison, ou, peut-être ce soir, du cassoulet, son plat favori!

Ouf, elle a quitté les bois devenus si inquiétants dans le crépuscule; la voici en terrain broussailleux mais connu. Au loin elle aperçoit les fumées qui sortent des toits de torchis des maisons du petit village. Elle aperçoit même quelques manouvriers qui rentrent le soir retrouver la chandelle et la soupe au pot. Aliénor est enfin rassurée, elle se rapproche de chez elle. Enfin! Elle traverse le village. Le feu dans la forge crépite encore et le forgeron tape comme un sourd, sur une barre de fer enflammée et rougie. Quelques enfçons s'égaillent encore un peu mais leur mère les attrape au col et les oblige à rentrer dans la tiédeur de la maisonnette. Des draperies pendantes à des mats claquent doucement au vent montant de la nuit. Elles datent de la Saint-Jean... on aperçoit la trace du grand feu de joie allumé cette nuit-là...

La fin du jour s'avance toujours mais, désormais elle distingue parfaitement la solide bastide familiale de couleur ocre, la couleur de la terre des collines. De cette terre rouge arrachée pour faire les briques des murs du pays occitan. Ouf, je suis bien chez nous! pense-t-elle. Elle cherche des yeux le Cui mais, il n'est plus là. Il a disparu. Comme cela. Sans rien dire. Pas un seul Cui d'avertissement. Baste, elle ne le regrette point, elle n'en a cure. Elle se met à courir en direction de sa maison, le cœur allégé, le pas vif, le sourire reflleurissant sur ses lèvres écarlates. Derrière elle, des pas, tout à coup... quelqu'un qui souffle à perdre haleine.

C'est Tiphaine que l'on a chargé de retrouver l'aventurière; elle est rouge et plus échevelée que la petite, d'avoir trop couru dans tous les sens, en tremblant de peur. Les épaules lui chauffe un peu: la Dame lui a asséné quelques petits coups de baguette souple mais sèche sur le dos et les côtes, pour la punir de sa négligence; "Va la chercher", as-t-elle ordonné violemment... et ne revient pas tant que tu ne l'a pas retrouvée!". Et voilà, que la fugueuse est de retour. Ouf, se dit-elle. Elle ne posera pas de question à la fillette, bien trop heureuse de retrouver cette dernière. En fait, elle sait bien son tort.

Elle l'accroche fermement par la main et l'entraîne vivement vers le porche. Derrière les parchemins qui occultent les ouvertures, on entrevoit de la lumière. La maison n'est pas en désordre? Personne ne court, affolé, en cherchant la Demoiselle? Non, tout semble calme... L'été, les animaux sont au près et on n'entend aucun raclement d'animal. La fumée sort par les portes et ouvertures des murs.... quelque odeur de grailon indiquent qu'il y a porcelet rôti à la broche. A part la Dame, personne ne s'est aperçu de rien. Tiphaine soupire: c'est heureux pour l'une et l'autre; elles éviteront les railleries et les sourires en coin.

Aliénor ne soufflera jamais à quiconque cette aventure étrange et déroutante qui faillit pourtant la perdre. Jamais. D'ailleurs, quelqu'un aurait pu en faire une chanson moqueuse. En France, tout fini pas des chansons. Mais, il n'y en aura pas de son étrange aventure, elle n'en a point envie. C'est son secret bien caché. Tout de même, elle se demandera toujours: mais, c'était quoi, c'était qui? Cet étrange oiseau qui parlait et s'est joué d'elle?... Elle n'a jamais eu de réponse.